

Recueil de témoignages

Un soir de mars à Montgenèvre

Le 7 mars 2020, suite à l'appel de plusieurs associations (Tous Migrants, Comité de soutien aux 3+4+2+2+..., Anafé, Amnesty International France, La Cimade, Médecins du Monde, Médecins sans frontières, Secours catholique – Caritas France, collectif Délinquants Solidaires, Etats Généraux des Migrations), des militants français et italiens se sont retrouvés au niveau du col de Montgenèvre, à la frontière franco-italienne, pour une « Grande Maraude solidaire ». Un tel évènement avait déjà été organisé un an auparavant, le 15 mars 2019.

Les contrôles aux faciès, les traques, les courses-poursuite, les refus d'entrée, les pratiques de refoulements de la France vers l'Italie, etc. Autant de violations des droits des personnes en migration à la frontière franco-italienne, dénoncées depuis des années par des militants, des associations, mais aussi des autorités administratives indépendantes. L'appel à la mobilisation et à la solidarité était donc de nouveau nécessaire pour donner une visibilité à cette mise en danger des personnes en migration.

Le rassemblement a débuté à 18h, ce 7 mars 2020. Dans la foule, des militants de l'Anafé étaient présents.

Ils racontent...*

Un an a passé depuis la première Grande Maraude à Montgenèvre et l'Etat s'est maintenu dans sa posture illégaliste et déshumanisée. La France continue d'enfoncer la tête dans la neige de tous les exilés qui tentent de passer sa frontière. Les policiers de la PAF, épaulés par d'autres corps, y veillent au grain depuis leurs postes. C'est toujours camouflés par l'obscurité de la nuit que les valeureux vulnérabilisés tentent de se frayer un chemin dans la neige et débarquent ainsi sur nos pistes de sports d'hiver. Celui qui saura se faire discret atteindra un lieu abrité et sûr ; ce qui le mènera peut-être jusqu'à recouvrer ses droits et sa dignité. Celui qui n'aura pas su s'écraser suffisamment, ramper au deçà des jumelles à vision nocturne, connaîtra sûrement la violence, le mépris, l'enfermement et le retour quelques kilomètres en arrière, en Italie. Pour avancer, efface-toi. Tout est encore une fois une question d'abnégation de soi. Tu n'existeras point. Du moins, pas au moment où tu leur sers de chiffre à effrayer les inquiets.

Ce samedi 7 mars 2020 au soir, les groupes de maraudeurs venus de tout le pays s'aventurent sur les flancs enneigés côté français dans l'espoir que personne ne connaîtra le mauvais sort. Des habitués de ces missions quotidiennes expliquent à leurs co-équipiers éphémères les règles de cette épreuve de solidarité. A mesure que l'expédition avance, chaque ombre mal scrutée interroge, tout mouvement perçu au loin devient une énigme à résoudre. Il s'agit souvent simplement d'autres maraudeurs. Des fois, certains devinent des policiers qui les tracent et épient en essayant de se faire discrets. Espérons que les exilés se montrent meilleurs à ce jeu-là.

Quelques heures ont passé et notre référente juge que nous devons rentrer, bredouilles. Nous rebroussons chemin, le pas ralenti par nos frustrations de néophytes à laisser d'éventuelles mauvaises rencontres éclater ; sans désormais pouvoir intervenir. Nous nous retournons régulièrement vers les reliefs alentours, au fur et à mesure que nous les quittons ; comme pour en percer une dernière fois le calme glacial de nos regards préoccupés. C'est presque arrivés à la station que les choses vont donner raison à ce toc que nous avons développé. Un dernier regard insistant de certains va nous rendre témoins de l'apparition au loin d'une impressionnante masse sombre. Elle se déplace informe, lente et lourde. Cela pourrait être un autre groupe de maraudeurs qui revient mais il s'en dégage quelque chose de réellement particulier, une tension pesante. Nous pouvons réellement la sentir grandir à mesure que cette ombre imposante se traîne jusqu'à nous. A présent tous les regards sont rivés sur elle. Il se chuchote des interrogations. Certains d'entre nous décident alors de s'avancer pour la rejoindre. A mesure que nous l'approchons se dessine davantage une multitude de personnes qui avancent vers nous en rang serré. Arrivés à son niveau, nous nous laissons happer par le mouvement. Le rythme se fait plus pressant. Nous n'osons pas perdre de temps à jouer les curieux car nous savons au fond de nous ce qu'il se passe. De petits regards tout de même furtifs sur le côté laissent apparaître les visages. A force de toiser timidement nos voisins de marche, on devine petit à petit d'entre les maraudeurs la présence de plus courageux aventuriers de la nuit. Un enfant épaulé par ici. Un bébé porté sur le dos de cet homme-là. Ce jeune garçon qui n'a d'autre choix que de faire confiance. Cette dame regonflée d'espoir qui tire sa fille épuisée. Ce monsieur l'air béat, qui n'en croit pas ses yeux. C'est l'énergie du groupe, l'impression de participer à quelque chose de salutaire qui nous guide. Pourtant, on ne peut évincer cette voix intérieure qui ne cesse de crier que l'on se jette sûrement dans la gueule des loups. Cependant, nous avons beau scruter la route de village que nous longeons, l'absence de mouvement policier vers nous continue d'étonner. Rien de rassurant, au contraire ; cela nourrit le suspens de nos interrogations. Quand vont-ils nous tomber dessus... Nous encadrons leurs proies mais ils ont déjà prouvé que nous ne sommes en rien un obstacle à leur cruauté mécanique. Soudain, les voitures bleues à gyrophares nous dépassent et disparaissent en direction de l'entrée de la station. Sans doute nous devancent-elles.

Entre temps, quelqu'un a prévenu Médecins du Monde. Nous avons rencontré en territoire français et accompagné des exilés qu'il faut mettre à l'abri de l'épuisement, des gelures et de l'administration. Les bénévoles nous attendent avec un nombre de véhicules que l'on espère suffisant. Arrivé à leur niveau, notre groupe effectue un virage en angle droit pour les rejoindre au plus vite. Les maraudeurs entourent les automobiles tandis qu'une responsable de l'ONG y répartit nos protégés. Nous marchons à présent sur la route, encadrant le convoi qui roule au pas. En sortie de Montgenèvre, un barrage de gendarmes se dresse au niveau de leur petite caserne. Les militants à pieds qui ouvrent le cortège solidaire les rejoignent,

échangent. Ceux plus en arrière s'inquiètent de l'issue de la rencontre. Finalement, les gendarmes s'écartent et les participants forment sur cette petite portion de route comme une haie d'honneur – ou plutôt un cordon sanitaire. Une fois l'équipage humanitaire passé, nous nous empressons de rejoindre nos véhicules respectifs. Le mot d'ordre est donné, si le convoi est arrêté, tout le monde descend inaliénablement de son véhicule. Nous n'en avons pas eu besoin. Heureusement, cette fois-là, nos craintives voix intérieures n'ont pas eu raison. Heureusement que les militants locaux ne les laissent pas prendre le dessus ; leurs prises de risques quotidiennes assurent jusqu'à la survie de certains.

Cette nuit-là encore, la maraude aura permis qu'une poignée de femmes, d'hommes et d'enfants ne subissent entraves multiples aux droits, enfermement, humiliation, traitements indignes voire violences, racisme, racket et pour sûr mise en danger par refoulement irrégulier vers l'Italie. Cette liste de méfaits est celle que vivent les exilés qui ne croisent pas les bonnes personnes en ces froides soirées. Quelle ironie qu'aujourd'hui en France, une mauvaise rencontre pour celles et ceux qui viennent y chercher protection s'incarne en celle de nos fonctionnaires, ceux que l'on nomme pourtant Gardiens de la Paix.

Arrivé.e.s à Briançon, des forts entourent la ville, nous donnant ainsi un avant-goût de la thématique sécuritaire du week-end !

Puis départ pour Montgenèvre pour la suite des festivités ou hostilités (chacun.e son point de vue). Sur le lieu de rassemblement, de nombreux.se.s militant.e.s attendent le départ vers le poste de la police aux frontières (PAF) en tenant des pancartes, tentant ainsi d'incarner plusieurs dizaines de témoignages de personnes exilées, parfois sordides, et toujours empreints d'une lueur irréaliste. En tout cas, on voudrait bien que ça le soit !

En lisant ces différents panneaux, je me murmure à moi-même « *et surtout ne pas s'habituer !* ». Parce que de toute façon, ce n'est pas la première fois qu'on lit qu'une course-poursuite a eu lieu dans les montagnes frontalières ou encore que des représentant.e.s des forces de l'ordre ont exercé des violences et des pratiques humiliantes dans les locaux de la PAF à l'abri de tous les regards... « *Mais ne jamais s'habituer, surtout pas* ».

Et puis voilà ce dont je me souviens, ce qui m'a marquée plutôt, fait frissonner au-delà du froid.

Un rassemblement pas comme les autres avec la pénombre qui arrive petit à petit.

Des discours qui ne se ressemblent pas, mais s'assemblent parfaitement !

Des appels, de la part des associations présentes, à la désobéissance des policiers de la PAF à des ordres qui sont, ce n'est plus à démontrer, illégaux !

Des militant.e.s – quasi à bout de souffle mais qui n'abandonneront pas de sitôt - qui tentent d'offrir un guide intitulé « *Au nom de la loi* », à des hommes et des femmes armés, camouflés, cachés derrière des boucliers et qui, de tout évidence, refusent de prendre dans leurs mains le fruit d'un précieux travail.

Des ombres italiennes que l'on aperçoit avancer vers nous, tout droit sorties de cet « autre côté » de la frontière, portant des flambeaux symboles de tout ce que l'on se sent libres d'imaginer... Cette scène me fait me questionner : « *Que se passe-t-il de l'autre côté de cette frontière impossible à se représenter matériellement ?* ».

Puis, ce moment de paroles militantes prend fin. On repart en s'imaginant bien toute l'absence de considération à l'égard des superbes discours prononcés, de la part de la chaîne humaine et armée que formaient plusieurs policiers de la PAF. Et on s'en fiche après tout, c'était tout simplement beau et porteur d'énergie de voir l'ensemble de ces âmes militantes réunies autour des mêmes revendications, et pouvoir les entendre résonner dans les montagnes sombres à travers un mur d'enceinte ! Parfois, ça suffit pour se dire que l'on va continuer la lutte.

Après un court moment de convivialité, c'est le moment de partir en maraude. Des petits groupes se forment et partent chacun de leur côté, bien encadrés par des maraudeur.se.s affirmé.e.s et rassurant.e.s. Libres de poser des questions si le cœur nous en dit, alors même que l'on ne sait absolument pas ce qui nous attend, on commence à marcher dans le froid et l'obscurité.

Évidemment, difficile de retranscrire tout ce qui me passe par la tête lorsque l'on marche dans cette neige immaculée, suivant, à rebours, les traces effacées des personnes exilées qui se sont fait pourchasser pour avoir tenté de sauver leurs vies. Impossible de s'imaginer une telle scène, tant elle paraît cruelle et ridicule à la fois.

Alors que l'on s'apprêtait à rebrousser chemin, plusieurs ombres accrochées les unes aux autres s'avancent, passent en contrebas du poste de police et puis ça y est, on est dedans. Dans la foule, la horde de militant.e.s et exilé.e.s ne faisant qu'une seule ombre.

Et c'est exactement à ce moment précis que je me suis dit : « *En fait c'est ça la lourde tâche de ces maraudeurs quotidiens ; marcher à côté de ces personnes ayant connu bien pire que ce que nous pouvons*

tous.tes imaginer, sans avoir peur des représailles ». En gardant la tête haute, assumant n'importe quel acte destiné à les accompagner dans ce passage compliqué de leur vie.

7 mars 2020. Si proche, et si lointain déjà.

C'était à Montgenèvre, lors de la seconde « Grande maraude solidaire », co-organisée par plusieurs associations locales et nationales¹.

Si une partie de moi a envie de poser quelques lignes sur cet évènement, une autre n'y arrive pas. Mais pourtant, l'importance du témoignage prend le pas, qu'importe qu'il soit maladroit pour l'instant. L'affinage permettra sans doute d'aider, petit à petit.

Le contexte de cette Grande maraude a été, dès le départ, bien mouvementé. Jusqu'au dernier moment, des questionnements persistent sur le fait de savoir si, oui ou non, nous pourrions maintenir l'évènement dans le contexte de crise sanitaire qui se fait de plus en plus présent. Finalement, c'est confirmé, nous y allons. Vient donc le moment du départ. Sentiment étrange sur la route et à l'arrivée à Briançon avec, d'un côté, l'émulsion inter-associative avant un évènement de solidarité et, de l'autre, la petite appréhension sur la manière dont, cette année, la mobilisation va se dérouler. Certaines images de la maraude solidaire de l'année dernière reviennent à l'esprit²... Mais une partie de moi les met directement de côté, essayant de se raccrocher à l'idée que chaque évènement est différent. Il s'agit donc de se préparer à être réactif, en acceptant l'incertitude sur le déroulement de l'évènement.

Avec du recul pourtant, le constat est assez frappant : certes, cette fois-ci, c'était différent, mais le même ressenti demeure, celui d'une certaine forme de violence.

Mais je vais trop vite, reprenons le déroulement de la soirée. L'arrivée à Montgenèvre tout d'abord. Le ciel est dégagé, la nuit s'annonce claire, d'autant que nous sommes proches de la pleine lune. Mais la nuit sera froide, les températures négatives annoncées sont bien de mises.

Encore une fois, ce sentiment de contradiction saute aux yeux. D'un côté, les touristes profitent de la fin de journée sur les pistes de ski ou se préparent à une soirée au chaud. D'un autre, nous nous regroupons au centre du village pour une soirée de mobilisation, certes dans la chaleur de la solidarité, mais face à une réalité bien différente de celle touristique des pistes de ski. Les pancartes reprenant les témoignages recueillis depuis des années sur ce qui se passe au niveau de ce col de Montgenèvre nous le rappellent. Témoignages de violences, témoignages d'humiliations... autant de traces d'une situation où la frontière, si proche, peut tout autant créer des liens que des ruptures. Quasi invisible pour certains, cette frontière du col de Montgenèvre est pourtant, pour d'autres, l'une des illustrations frappantes des conséquences de ces politiques de gestion des frontières déshumanisantes et déshumanisées, mettant en péril la vie de certaines personnes.

Vient ensuite le moment de la déambulation jusqu'au poste de la police aux frontières (PAF) de Montgenèvre, situé juste avant la frontière italienne. Moment inter-associatif fort avec, dans le même temps, l'arrivée des militants italiens de l'autre côté de la frontière portant des flambeaux, symbole de la force de la solidarité. Mais cette chaleur de la mobilisation côtoie, là encore, la violence de la situation. La cordée de forces de l'ordre positionnée en « protection » devant le chalet qui fait office de poste de police est là pour nous le rappeler. Mais aussi ce face à face entre nous et eux, empreint d'une certaine forme de violence. Personne ne lâchera. Cela se lit sur les visages, cela s'entend dans les voix au fil des prises de parole. Si une tentative de dialogue est amorcée, avec cette présentation d'un rapport fait pour les forces de l'ordre sur les droits à la frontière³, l'impassibilité de façade qui se lit sur les visages en réaction nous rappelle la violence de ce face à face.

Retour au centre du village. Dans un entre-soi militant, nous réchauffons les corps et les esprits par une soupe solidaire. Moment de parenthèse.

¹ <https://tousmigrants.weebly.com/sinformer/appele-a-une-grande-maraude-solidaire-le-samedi-7-mars-2020>

² <https://www.humanite.fr/temoignage-dune-nuit-la-frontiere-franco-italienne-la-solidarite-face-la-deshumanisation-des-exile-e>

³ <https://tousmigrants.weebly.com/sinformer/au-nom-de-la-loi-livret-a-lattention-des-forces-de-lordre>

Car très vite, vient le moment des départs en maraude. Par petit groupe, nous suivons des militants locaux qui nous expliquent ce qu'ils entendent par maraude, comment ils ont l'habitude de fonctionner, leurs règles collectives, les liens avec l'unité mobile de Médecins du monde, etc. La montagne est ainsi rapidement recouverte de ces petits groupes qui avancent dans des directions différentes. Nous avons pris la place des touristes en ski qui ont évolué dans la journée. La lune nous éclaire. Mais le froid est bien présent. Il prend le corps, engourdit les pieds et les mains. Nous avons beau être bien couverts, il est là et se fait ressentir. Les pensées vont alors vers celles et ceux qui n'ont pas tout cet équipement et qui, pourtant, sont également amenés à avancer dans le froid.

Puis, vient le moment où nous sommes nous-mêmes rattrapés par la violence de la frontière. C'est fou comme le collectif peut, très vite, être ramené à ses contradictions. Il faut alors réfléchir vite, garder son sang-froid, rester fidèle à sa position, se reconcentrer sur son petit groupe, protéger les siens, tout en pensant global, au présent mais aussi à l'après, aux autres, puis décider, observer, tout graver en soi pour ne rien oublier. Le corps et l'esprit, à l'affût de tout, les sens en éveil, semblent se disloquer. Il y a ce que l'on est individuellement, il y a ce que l'on représente collectivement du fait de sa position. Mais il faut mettre de côté ce sentiment de déchirement, ne pas se laisser envahir par des questions qui ne feraient que nous parasiter et nous paralyser. Le contexte n'aide pourtant pas. La nuit, le froid, la neige, la situation à la frontière, autant de choses qui peuvent, très vite, nous laisser sombrer dans l'univers des présumés et de l'imaginaire. Au contraire, il faut rester les pieds sur terre. Pour cela, se recentrer sur les personnes qui nous accompagnent permet alors de retrouver le réconfort du groupe, de se donner la force de répondre aux questions qui se posent. Oublier l'envie passagère de leur crier que moi non plus, je ne sais pas. Rester calme, posée.

La violence d'une situation se mélange alors à la force de la solidarité, à ces images de corps qui avancent ensemble, se protégeant les uns les autres, ne faisant qu'un. Pourtant, dans cette solidarité, il y a comme un lexique guerrier, militaire, qui remonte et questionne sur le sens de nos actions et nos modes de fonctionnement. Répondre à cette guerre en employant nous-mêmes une logique guerrière, est-ce la solution ? Pourtant, n'est-ce pas ce que nous faisons constamment ? Une colère silencieuse monte, contre eux, contre ce système, mais aussi contre nous, contre moi-même.

Si, de cette soirée, la force de la solidarité a été marquante, les questions qu'elle entraîne dans le détail interpellent. Avec le temps, la colère a laissé place aux questionnements. Et, comme tout questionnement, nous préférons souvent les laisser de côté, se dire que nous les traiterons plus tard. Mais ne sont-ils pourtant pas nécessaires pour continuer notre action commune et solidaire ?